

Le libertaire

HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

Pour la France : Un an.	8 fr.	Pour l'Etranger : Un an.	10 fr.
Six mois.	4 fr.	Six mois.	5 fr.

Rédaction & Administration : 69, b¹ de Belleville, Paris

Adresser tout ce qui concerne le journal à CONTENT

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

POUR NOS ÉTRENNES...

Sujets de méditations opportunes

L'ANNÉE DERNIÈRE :

Bilan de la guerre : 1.500.000 morts ; 3 millions de blessés et de mutilés ; 350 milliards de dette.

CETTE ANNÉE-CI :

Bilan d'un régime de sang et de boue : 50 milliards d'impôts, la ruine et la famine en perspective.

MÉDITATIONS

Bourreaux d'enfants

L'An 1919 : Récapitulation

L'année qui s'écoule et qui prend fin avait à sa naissance suscité en nos coeurs bien des espoirs, espoirs qui... hélas ! sont encore à réaliser. A même époque, l'année dernière, l'armistice, signé entre les belligérants, avait mis enfin un terme à l'abominable tuerie qui perdurait, et l'on pouvait espérer, à la faveur des troubles révolutionnaires qui agitaient l'Europe Centrale et Orientale que les autres peuples ne resteraient pas indifférents à cette agitation, et que les peuples du monde se seraient réconciliés par le châtiment des coupables.

Mais la victoire des Alliés qui ne fut que la conséquence des révoltes russes, allemandes et autres, devait coûter cher à ces mêmes révoltes et les peuples vainqueurs saoulés d'encens, de gloire et d'honneurs se reposèrent sur leurs lauriers ; et non contents de rester indifférents à l'effort de libération des autres, se firent dans une large mesure les complices de la réaction dans les pays en révolution.

Au commencement de 1919 la Révolution allemande, qui avait chassé le Kaiser et toute sa clique de borbéreaux, et qui s'affirmait nettement communiste, expropriatrice, fut étouffée par les réac-teurs allemands, grâce à l'appui, sinon au concours des armées alliées, avec l'entière complicité de nos dirigeants et de leurs généraux. Devant la menace révolutionnaire, menace commune, les gouvernements ennemis se donnaient la main. Quel enseignement pour les peuples. Et ce fut l'écrasement des spartakistes, à Berlin, à Munich, à Stuttgart, à Hambourg, dans toute l'Allemagne enfin, ce fut l'assassinat de Liebknecht, Rosa Luxemburg, Kurt Eisner, Landauer et de combien d'autres valeureux.

L'année qui s'en va vit la magnifique démonstration du 1^{er} Mai et l'odieuse massacre qui s'ensuivit à Paris, contre le peuple désarmé. Elle vit, à ce sujet, les alternements de notre C. G. T., alternements qui devaient aboutir à la piteuse et scélérate dérobade du 21 juillet, qui permit l'étrouflement de la Révolution hongroise. Et ce fut le renversement de Bela Kun, l'entrée des troupes alliées et roumaines à Budapest, les massacres des communistes.

L'année qui finit vit aussi la conclusion d'une longue guerre, qui a coûté au monde 15 millions de morts, d'innombrables blessés et mutilés, des ruines et des dettes incalculables. Conclusion par la signature de traités de paix, aux clauses draconiennes pour les vaincus et qui confirment en leur sein des causes de guerres futures... si les peuples ne s'avisaient pas bientôt de déchirer ces chiffons de papier, que gouvernent et diplomates ont signés à leur place et en leur nom.

En fin de compte, en fin d'année, la réaction peut être fière de son œuvre ; car les peuples de plus en plus asservis ne disent mot et subissent ; car elle est bien prête d'arriver à ses fins : assujettissement et domination complets. Elle peut être fière de son triomphe... elle est maîtresse partout.

— Triomphe éphémère ? Peut-être bien. Le calme présent n'est peut-être qu'apparent et demain, 1920, réserve sans doute des déboires aux triomphateurs du moment. C'est le secret des jours à venir, secret que nous tâcherons bien de percer par notre action constante et continue.

Quand les hommes...

RÉVERIE⁽¹⁾

Quand les humains sages seront
Ils briseront toutes leur chaînes !
Etant tous frères, ils s'uniront
Et pour leur bonheur lutteront !

Pour la Liberté souveraine
Maîtres et lois renverront

Quand les humains sages seront
Ils briseront toutes leurs chaînes.

2

Quand les humains libres seront
Ah ! que douce sera la vie !
En frères ils travailleront
Sans lois, ni maîtres ils vivront !

Et le soir, la tâche fine

En famille s'éduqueront.

Quand les humains libres seront
Ah ! que douce sera la vie !

3

Quand les humains égaux seront
Il n'y aura plus de misère !
Tous les hommes s'entraideront
Les enfants en paix grandiront.

L'Harmonie régnera sur terre,

Les préjugés disparaîtront.

Quand les humains égaux seront
Il n'y aura plus de misère !

(1) En vente à « la Librairie Sociale », 0 fr. 40 l'exemplaire.

Toujours l'assassinat

MÉDITATIONS

Certains esprits simplistes auraient pu croire, sans doute, la guerre, la grande guerre terminée, les héros de retour dans leur foyer, la paix signée, que le calme serait revenu dans les esprits surexcités... jusqu'en morttre et aurait fait naître aux coeurs de nos dirigeants et de leurs vassaux, exécutives de leurs basses œuvres, de plus saines appréciations sur la valeur de la vie humaine.

Il n'en est rien. Et si l'extermination des hommes et si la folie sanguinaire ne sont point si grandes et sur une aussi large échelle, présentement, qu'au temps des glorieuses journées de Charleroi, de la Marne, de l'Yser, etc., etc., elles n'en existent pas moins généralisées sur tous les points du globe.

Partout, on signale des assassinats perpétrés sous le couvert de la loi, de la religion, de la morale même ! quand ce n'est pas moins.

Partout, des plaintes, des gémissements, des râles, des cris !

Ici, la botte du vainqueur foule durement le sol conquisé, presse le vaincu, insiste à son malheur, à sa dignité, attente à sa liberté, à sa vie.

Là, la réaction triomphante... momentanément ayant réussi à mater la révolte, relève la tête, proclame ses préventions, est d'autant plus impitoyable qu'elles eut d'autant plus peur, exécute lâchement, férocement et sommairement les insurgés.

Ailleurs, le fanatisme religieux, les massacres, les pogroms.

Ici et là, partout, les bourreaux et les geôliers exécutent sans pitié les ordres et les consignes implacables.

Partout l'assassinat sous le couvert de la loi. Partout la mort continue sa besogne dévastatrice. Partout. Malheur aux vaincus !

LOUIS-LOREAL

Nouvel an...



MÉDITATIONS

L'An 1920 : l'Avenir

L'année qui vient ne semble pas apporter avec elle d'heureux présages à l'humanité meurtrie, à l'humanité en détrempre. La situation, politique, économique, est bien trouble, et nul ne peut prévoir quelles en seront les conséquences si des solutions efficaces n'y sont bien-tôt apportées. La bourgeoisie se révèle de plus en plus incapable d'aborder de front cesangoissants problèmes, qui consistent à donner du travail, du pain et à faire naître l'aisance et le bonheur, la ouïr régente présentement la gabegie, l'incompétence, la routine, le désarroi le plus complet.

Les méthodes qui suffisaient hier, avant l'égorgement, en situation normale, sont périmentées maintenant : ne sont plus à l'heure, et si la folie sanguinaire ne sont point si grandes et sur une aussi large échelle, présentement, qu'au temps des glorieuses journées de Charleroi, de la Marne, de l'Yser, etc., etc., elles n'en existent pas moins généralisées sur tous les points du globe.

Partout, on signale des assassinats perpétrés sous le couvert de la loi, de la religion, de la morale même ! quand ce n'est pas moins.

Partout, des plaintes, des gémissements, des râles, des cris !

Ici, la botte du vainqueur foule durement le sol conquisé, presse le vaincu, insiste à son malheur, à sa dignité, attente à sa liberté, à sa vie.

Là, la réaction triomphante... momentanément ayant réussi à mater la révolte, relève la tête, proclame ses préventions, est d'autant plus impitoyable qu'elles eut d'autant plus peur, exécute lâchement, férocement et sommairement les insurgés.

Ailleurs, le fanatisme religieux, les massacres, les pogroms.

Ici et là, partout, les bourreaux et les geôliers exécutent sans pitié les ordres et les consignes implacables.

Partout l'assassinat sous le couvert de la loi. Partout la mort continue sa besogne dévastatrice. Partout. Malheur aux vaincus !

Pour la liquidation d'une dette de 350 milliards, pour faire face à un budget de 50 milliards au bas mot, pour pallier à l'amoindrissement de la main-d'œuvre causé par la disparition de 1.500.000 hommes, pour relever les ruines, on ne parle que d'emprunts d'augmentation des impôts existants et de création de nouveaux, d'augmentation des heures de travail et de tout ce qui est nécessaire, indispensable à la vie de tous les jours : denrées, produits, etc., etc., etc..

Et ça n'est pas plus malin, que cela... Mais sera-ce efficace ?...

Ce pays, anciennement le plus riche du monde, qui prêtait à tous avant guerre, victorieux maintenant, mais ruiné, mais dépourvu, mais écrasé, mais privé, par suite de l'immense tuerie, d'une bonne partie de ses ressources et de ses forces viriles, doit se placer sous la dépendance des autres pays : Angleterre et Amérique.

(Ah ! si la gloire pouvait se monnayer, nous en aurions à revendre et de quoi payer nos dettes... Voyez ces immenses cimetières, ces charniers, ces champs de croix de bois, où sont couchés côté à côté 1.500.000 Français qui en témoignent, comme ils témoignent de la criminelle folie de ceux qui les envoient à la tuerie, ainsi que les 14 millions d'autres humains qui sont à pourrir dans les plaines de l'Europe, fraternellement rassemblés et unis dans la mort.)

... Et le franc dégringole toujours, et l'on s'achemine de plus en plus vers le marasme, vers la faillite, vers la ruine complète et leur conséquence inévitables : la famine, qui régit déjà en maître dans bien des pays du monde.

Certes, dans ces conditions, l'avenir n'est point rose. Pourtant il reste encore de l'espérance et il est possible que la situation change. Mais pour qu'elle puisse changer en mieux, il faudrait qu'on sente des forces, des hommes résolus à transformer cet état de choses.

Cette situation critique que nous vivons et qui tend à s'aggraver de plus en plus, est certes révolutionnaire au premier chef, mais où sont les révolutionnaires ?...

Dans le parti socialiste, parmi ses représentants, l'on voit des hommes décidés à arracher à la bourgeoisie des réformes, qui consolideront son règne, mais non point décidés à la jeter bas et à appeler le peuple aux armes.

Dans la classe ouvrière organisée, parmi les syndicats c'est l'apathie complète

et l'indifférence quasi absolue pour tout ce qui ne touche pas aux questions corporatives et ne traite pas de l'augmentation des salaires. Et nos augures célestes ont autre chose à faire que d'essayer de préparer les travailleurs à d'autres actions, pour d'autres éventualités.

Quant à nos groupements libertaires, anarchistes, ils sont trop peu nombreux pour être les déterminants d'une action révolutionnaire.

Et pourtant tous ces éléments, partis, organisations, syndicats, groupements, joueront un rôle de première importance dans la Révolution qui vient.

Mais pour le déclenchement de cette Révolution, c'est le peuple, la masse du peuple qui y travaillera et qui y suffira sous la poussée des besoins, des nécessités qui ne seront plus satisfaites.

Révolutionnaires, anarchistes organisons-nous donc et en attendant l'heure de la libération, semons sans trêve et sans relâche le bon grain, l'esprit de révolte.

Propageons nos idées, faisons-les connaître, faisons aimé l'Anarchie :

« La claire tour qui sur les flots domine. »

CONTENT.

POUR AIDER A LA DIFFUSION
DU « LIBERTAIRE »

Le succès obtenu auprès des camarades par nos papillons et tracts de propagande, nous en avons fait effectuer un nouveau tirage (2^e édition pour les papillons, 3^e édition pour les tracts) que nous laissons à raison de :

Les papillons, 0 fr. 30 le cent ; 3 fr. le mille.

Les tracts, 1 fr. le cent ; 3 fr. le mille. Nous ne saurions trop insister pour inciter nos amis qui veulent profiter de toutes occasions pour aider à la diffusion de notre « Libertaire », à se procurer papillons et tracts qui leur seront un excellent moyen de propagande anarchiste.

Faites vos commandes, et sans retard, camarades !

Propos d'un Paria

Sadiques admirateurs et organisateurs de carnages internationaux et, eux, héroïques escapés de la guerre « du droit à glorieux malheurs que n'avez pas assez de boutonnieres à peurvoir, refoulez-vous ! »

La tuerie à laquelle vous êtes à la grande honte de participer n'était que de la petite honte.

On nous annonce beaucoup mieux.

L'inventeur de la télégraphie sans fil nous prétend que d'ici une trentaine d'années, ce ne seront plus quelques millions d'hommes seulement qui tomberont victimes du capitalisme mondial, mais des dizaines de millions.

La Science aura fait de telles progrès qu'il n'y aura même plus besoin de se déranger pour se faire tuer.

Plus de courageux, ni de lâches, en suspiant, naturellement, que le courage consiste à donner bénévolement la mort à d'autres gens que nous ne connaissons pas pour le plus grand profit de ceux qui sont nos véritablement ennemis.

Tous, y compris les femmes et les enfants, tout ce faisait déjà !... seront frappés inévitablement par de merveilleux appareils qui, mais automatiquement, vont porter au bout la mort à glorieuse.

Et, ajoute cet illustre savant, la civilisation, notre incomparable civilisation, n'y surviendra pas.

C'est pas moi qui m'entraîne dans les affirmations de ce prophète de malheur.

Nous savons tous que dans notre Société extrême, le progrès consiste à appliquer les grandes découvertes à l'art de tuer son prochain.

Il y a que cette période d'une trentaine d'années qui me semble un peu exagérée. Jamais nos illustres chefs militaires ne voudront attendre aussi longtemps pour assister à un spectacle aussi magnifique.

Il cherchent déjà l'occasion de se faire la main et leurs marins frénétiquement volontiers pensent à l'ordre fort des charbons fumants.

L'Alsace-Moselle n'a pas apaisé leur soif de conquêtes. Il leur faut la rive gauche du Rhin.

Et après !... D'autres territoires sans doute.

Alors nous entendons bien me dire : La classe ouvrière ne marchera plus.

Transi une première fois par ses dirigeants, désemparé, elle n'a pu s'opposer comme elle pourrait dû à la mobilisation.

Mais maintenant, elle voit clair, elle voit où il y a abouti cette guerre qui devait être la dernière et la fin du militarisme et qui n'a été en réalité qu'une immense déperdition et un horrible carnage.

Et puis il y a l'exemple des Russes, sans compter la haine qui monte de plus en plus contre les mercantils et les profitiers de la mort et que l'espérance la chorté de la mort toujours grandissante.

Recommence la boucherie, jamais !...

D'ailleurs, ils n'osent plus !...

Et pourquoi n'oseraient-ils pas ?

Il y avait, en 1914, d'assez bonnes raisons que maintenant pour la classe ouvrière de ne pas faire le jeu des gouvernements.

Elle a été trahie, dites-vous ?

Mais les traitres sont toujours à la tête de votre organisation centrale, la C. G. T., prétés à servir une fois de plus les intérêts de nos ennemis de classe.

Il ne vous chantent plus « la Guerre du droit », à l'Union Sacrée, « ils ont changé les pavillons, mais c'est toujours la même musique ».

Seraient-que vous compliez sur les justifications du Parti socialiste qui sont si évidemment figure de Béthouste, pour vous préserver de nouvelles abominations ?

La encore, de cruelles déstabilisations vous attendent.

Ils n'osent pas, dites-vous ?

Oui, peut-être n'oseraient-ils pas, s'ils voyaient que résolus à vous défendre, vous prenez des décisions stériles.

Et d'abord, ils vous voyaient renvoyer la bourgeoisie, qui ont si bien servi, les apôtres de l'Union Sacrée et de la Défense Nationale.

Si vous continuez à accuser les directrices de ces gens qui ont été les excitateurs du meurtre entre les prolétaires, si vous n'avez pas le courage, l'énergie, de donner le coup de balai qui s'impose, c'est que vous êtes, encore moins, pour tous les esclavages.

Vous marcherez encore !

Et ce sera la faillite du syndicalisme sur lequel nous avions fondé tant d'espoirs et qui de révolutionnaire sera devenu un instrument de conservation sociale.

Il ne nous restera plus qu'à attendre également l'aménagement promis par le sauvant bourgeois.

Et vous ne l'aurez pas volé.

P. MUALDES.

LA LIBERTÉ A CEUX D'EN FACE LE COURAGE

Il y a plusieurs façons de concevoir la liberté. Pour les industriels, banquiers, commerçants, agiotiers, etc., la liberté c'est ce qui leur permet d'exploiter, de plumer leurs semblables, sans entrave.

A ceux-là, il ne faut pas parler de la liberté pour leurs victimes. Non, ces gens qui hurlent à l'inquisition quand l'Etat les menace de mettre son nez dans leurs coffres (menace puerile, d'ailleurs), font appeler à l'appareil répressif de l'Etat quand leurs victimes, trop écorchées, se révoltent !

Pour les moujiks, la liberté était prise dans son sens d'absolutisme. Libres ! On n'est plus obligé de travailler !

Excusables, ces esprits naïfs qui n'avaient connu de travail que le servage et la misère.

Les anarchistes-individualistes redoutent l'association parce qu'elle diminue la liberté de l'individu.

Par contre, les anarchistes-communistes préconisent l'association, la mise en commun des moyens de production comme devant assurer à l'individu un maximum de liberté compatible avec un maximum de bien-être.

Laissons bourgeois et moujiks et essayons de juger lesquels, des communistes libertaires et des individualistes ont raison.

La liberté absolue n'existe pas ; l'homme est soumis à ses besoins divers : nourriture, vêtements, logement, amour, affection. « Se suffire à soi-même » est un non-sens. L'entente, l'association s'imposent aux humains et celles-ci doivent s'établir de façon à procéder à chacun, je le répète, un minimum de contrainte pour une liberté maxima.

Le régime autoritaire que nous voulons détruire, que nous détruisons sans cesse, a des racines dans l'esprit de soumission et de domination des individus ; c'est un fait, résultant de nombreux siècles d'esclavage. Mais comment nier que les institutions influent sur l'individu ? Elles sont des déterminants parmi les déterminants. Et pour combattre ces institutions antilibertaires, les individus, qui en éprouvent le besoin, se groupent et s'associent. De cette association, leur liberté d'action n'est pas diminuée, mais leur action est augmentée, en raison du nombre des individus les composant.

Que pour les élites, l'association soit spontanée et sans contrainte, c'est parfois, en ne coïncide pas le contraire, qui serait l'antipode du but à atteindre. Mais les élites ne sont pas tout, et force leur est de tenir compte des masses productrices, sans lesquelles elles n'existeraient pas.

Et bien ! il n'est pas du tout indifférent, aux gens d'esprit, que les masses travailleuses soient placées dans telles ou telles conditions de vie, puisque la production, l'hygiène physique et morale, ainsi que l'esthétique dépendent des dites conditions.

Le communisme-fédérateur, antiautopiste, peut-il, au lendemain d'une prochaine révolution, assurer à l'individu, en même temps qu'à ses camarades, une liberté maximale ?

Le mouvement révolutionnaire, l'hygiène physique et morale, ainsi que l'esthétique dépendent des dites conditions.

Et pour répondre à cette question, il faut voir ce qui est, et ce qui peut être, étant donné les gens d'esprit, que les masses travailleuses soient placées dans telles ou telles conditions de vie, puisque la production, l'hygiène physique et morale, ainsi que l'esthétique dépendent des dites conditions.

Le procès du régime présent est fait, les résultats nous étrigent trop sensiblement pour qu'il soit inutile d'insister.

En communisme, par la collaboration de tous au travail utile, et par la suppression des possibilités d'exploitation des hommes entre eux, nous obtenons incontestablement une très sensible amélioration matérielle et comme dans l'économie individuelle, la loi de répercussion joue aussi, le moral s'élève également.

L'apport des efforts de tous au travail productif réduit les évasions de chacun. Et le temps donné par l'individu à la société, en échange de tout ce qui lui est nécessaire pour vivre, étant de peu de durée, il connaît un maximum de liberté réelle très appréciable.

Sans compter que pour de nombreux artisans et artistes vrais le travail donné à la société ne sera pas une contrainte, mais une satisfaction.

En admettant qu'il ait été convenu de l'âge d'18 ans jusqu'à 45 ans pour le travail social N'ayant plus de suménes, de privés, d'anémies, les hommes de 45 ans, libres absolument, voudront encore, par passe-temps, par goûts à mettre la main à la pâte ! ce qui permettra aux adultes de se relaxer un peu, quand ils en éprouveront le besoin.

Des vacances pourront être prises par tous et toutes, avec pleine liberté et tous les moyens d'aller où leur semble.

Les restaurants, blanchisseries communes, le chauffage central, librairie la femme de ménage, travaux domestiques qui l'asservissent actuellement au foyer. L'assurance de la vie matérielle, la rendra libre à l'égard de l'homme.

Les casernes, avec leurs abjectes servitudes et leurs vices, seront supprimées, tout à l'avantage de la liberté individuelle.

L'abolition de la propriété privée en assurant à chacun ce qui lui est nécessaire pour vivre confortablement, supprimera le vol à tous les degrés, vider ainsi les prisons et garder les évasions.

Il n'y a que cette période d'une trentaine d'années qui me semble un peu exagérée.

Jamais nos illustres chefs militaires ne voudront attendre aussi longtemps pour assister à un spectacle aussi magnifique.

Il cherchent déjà l'occasion de se faire la main et leurs marins frénétiquement volontiers pensent à l'ordre fort des charbons fumants.

L'Alsace-Moselle n'a pas apaisé leur soif de conquêtes. Il leur faut la rive gauche du Rhin.

Et après !... D'autres territoires sans doute.

Alors nous entendons bien me dire : La classe ouvrière ne marchera plus.

Transi une première fois par ses dirigeants, désemparé, elle n'a pu s'opposer comme elle pourrait dû à la mobilisation.

Mais maintenant, elle voit clair, elle voit où il y a abouti cette guerre qui devait être la dernière et la fin du militarisme et qui n'a été en réalité qu'une immense déperdition et un horrible carnage.

Et puis il y a l'exemple des Russes, sans compter la haine qui monte de plus en plus contre les mercantils et les profitiers de la mort et que l'espérance la chorté de la mort toujours grandissante.

Recommence la boucherie, jamais !...

D'ailleurs, ils n'osent plus !...

Et pourquoi n'oseraient-ils pas ?

Il y avait, en 1914, d'assez bonnes raisons que maintenant pour la classe ouvrière de ne pas faire le jeu des gouvernements.

Elle a été trahie, dites-vous ?

Mais les traitres sont toujours à la tête de votre organisation centrale, la C. G. T., prétés à servir une fois de plus les intérêts de nos ennemis de classe.

Il ne vous chantent plus « la Guerre du droit », à l'Union Sacrée, « ils ont changé les pavillons, mais c'est toujours la même musique ».

La encore, de cruelles déstabilisations vous attendent.

Ils n'osent pas, dites-vous ?

Oui, peut-être n'oseraient-ils pas, s'ils voyaient que résolus à vous défendre, vous prenez des décisions stériles.

Et d'abord, ils vous voyaient renvoyer la bourgeoisie, qui ont si bien servi, les apôtres de l'Union Sacrée et de la Défense Nationale.

Si vous continuez à accuser les directrices de ces gens qui ont été les excitateurs du meurtre entre les prolétaires, si vous n'avez pas le courage, l'énergie, de donner le coup de balai qui s'impose, c'est que vous êtes, encore moins, pour tous les esclavages.

Vous marcherez encore !

Et ce sera la faillite du syndicalisme sur lequel nous avions fondé tant d'espoirs et qui de révolutionnaire sera devenu un instrument de conservation sociale.

Il ne nous restera plus qu'à attendre également l'aménagement promis par le sauvant bourgeois.

Et vous ne l'aurez pas volé.

P. MUALDES.

RENOUVELEZ VOTRE ABONNEMENT

Les camarades, dont l'abonnement est terminé, et ceux dont l'abonnement se termine avec la première année du « Libertaire », sont priés de prendre leurs dispositions pour le renouveler sans retard. Cela nous évitera un travail de relèvement de compte et de réclamations toujours long et fastidieux. Une dépense d'efforts inutiles. Pensez-y, camarades.

Guillotine ou gibet ? République ou Royaume ? — Quand le bourreau crâne prend la Musc aux cheveux, Nous détestons autant l'aigle noir de Guillaume !

Que le mouchoir de poche à Poincaré morveux !

Choisir entre deux maux ? Pâlir sur le problème !

Que le malheur des jours pose à l'esprit vaincu ?

— Nous en avons assez du tricolore emblème, Et nous n'aimons pas mieux les corps au cul !

Lutter, flamberg au vent, contre la barbarie !

Qui, sur le monde entier, crève comme un abécédaire ?

— Nous désirons, vivants être des sans-patrie, Plutôt que de mourir pour demeurer Français !

Les conquérants germains, dans leurs plâtres infâmes, Dévastent sans pitié le sol de nos aïeux ?

— Nous connaissons ici des éventures de femmes Qui seraient enchantées d'en faire autant chez eux !

L'orgueil bêat d'Hervé claironne « La Victoire » Et devant le drapeau s'incline le premier ?

— Malgré le repentir du professeur d'histoire, Son oriflamme et lui restent dans le fumier !...

</

La Paresse

Il y a environ un an, c'était tout de suite après l'armistice, un ouvrier vint me chercher une nuit pour sa femme malade. Le chemin était un peu long, mon client me parlait de son espoir d'être bientôt démobilisé; j'amenai la conversation sur la situation économique générale.

Les ouvriers vont améliorer leur condition, disais-je, il y aura du travail pour tout le monde et les salaires sont très élevés. Mon client ne partageait pas mon optimisme. Oh! travailler, fit-il, cela ne nous dit rien, on n'a plus de courage.

J'étais frappée de ce langage, mais pensant que peut-être mon client n'osait exprimer qu'une opinion individuelle, je n'y pensais bientôt plus. Je vis dans la suite que cet homme avait été bon prophète et que son dire correspondait bien à un sentiment général dans la classe ouvrière.

Le courage au travail est en soi une bonne chose. Dans l'Europe méridionale où on est parasseux, la civilisation est en retard. Les immondices couvrent les rues des villes espagnoles; le sol est jonché d'excréments et d'ordures de toutes sortes, autour des plus beaux monuments. Les villes turques, les villes arabes sont d'une malpropreté repoussante. Le plus pauvre Turc possède un jardin, mais plutôt que de le cultiver, il préfère passer la journée à dormir au soleil.

Mais s'il est bon en théorie générale, le travail est mauvais dans une société divisée en classes, car il ne profite qu'à la minorité dirigeante; il empêche le sort des classes laborieuses au lieu de l'améliorer.

L'ouvrier qui travaille tout le jour devient en quelque sorte un rouage de machine. Les mouvements, toujours les mêmes qu'il doit faire, développent certains muscles aux dépens des autres, déforment son corps. Son esprit subit une déformation analogue, l'homme ne s'intéresse qu'à son métier; il ne sait parler d'autre chose.

L'adaptation du travailleur est telle que l'exercice de son métier est devenu pour lui un besoin. Dans les jours de chômage, il ne sait que faire et s'ennuie. La diminution des heures de travail ne suscite pas son désir, car il ne trouve pas les journées trop longues; il préfère les augmentations de salaire.

Un ami qui lui disait : à telle heure, je fais cela, à telle heure je fais cela. Cicéron répondait : « Et à quelle heure ne fais-tu rien? »; il ajoutait que celui-là n'est pas un homme qui ne connaît pas des moments pendant lesquels il ne fait rien.

Ces moments, les bourgeois les connaissent. Certes, tous ne sont pas des inutiles, un bon nombre d'entre eux ont une occupation, et il en est qui travaillent beaucoup. Ils restent des hommes cependant, parce que leur travail est libre; à leur gré ils peuvent l'interrompre, le changer. L'ouvrier, au contraire, cesse d'être un homme pour devenir une machine sans pensée.

Une grande production fait la prospérité d'un pays, mais comme la distribution de la richesse est basée sur l'inégalité, cette prospérité ne profite qu'aux classes dirigeantes. En travaillant beaucoup, l'ouvrier ne vit pas mieux, car l'abondance des produits les fait baisser de prix et avec les prix baissent les salaires. Les salaires, en effet, ne correspondent pas au travail fourni comme cela devrait être; ils suivent le coût de la vie ouvrière.

La bourgeoisie mondiale en déclanchant la guerre qui vient de finir, a fait un mauvais calcul. Penché jusqu'au sol sur son métier comme une bête vers la terre, l'ouvrier enlevé pendant cinq ans à l'usine n'a plus de l'usine le même besoin qu'avant. Il désire, lui aussi, avoir du temps pour ne rien faire et il com-

mence à devenir un homme comme l'entendait Cicéron.

Mon patron se promène en auto avec sa femme, disait dernièrement un ouvrier, je ne vois pas pourquoi je n'en ferais pas autant. Évidemment.

Reste à s'arranger pour pouvoir en faire autant; les ouvriers le pourront le jour où ils le voudront sérieusement.

À la fin du bolchevisme, les prolétaires russes se sont imaginés qu'ils ne devaient plus travailler; le résultat a été la misère générale.

Les ouvriers vont améliorer leur condition, disais-je, il y aura du travail pour tout le monde et les salaires sont très élevés. Mon client ne partageait pas mon optimisme. Oh! travailler, fit-il, cela ne nous dit rien, on n'a plus de courage.

J'étais frappée de ce langage, mais pensant que peut-être mon client n'osait exprimer qu'une opinion individuelle, je n'y pensais bientôt plus. Je vis dans la suite que cet homme avait été bon prophète et que son dire correspondait bien à un sentiment général dans la classe ouvrière.

Le courage au travail est en soi une bonne chose. Dans l'Europe méridionale où on est parasseux, la civilisation est en retard. Les immondices couvrent les rues des villes espagnoles; le sol est jonché d'excréments et d'ordures de toutes sortes, autour des plus beaux monuments. Les villes turques, les villes arabes sont d'une malpropreté repoussante. Le plus pauvre Turc possède un jardin, mais plutôt que de le cultiver, il préfère passer la journée à dormir au soleil.

Mais s'il est bon en théorie générale, le travail est mauvais dans une société divisée en classes, car il ne profite qu'à la minorité dirigeante; il empêche le sort des classes laborieuses au lieu de l'améliorer.

L'adaptation du travailleur est telle que l'exercice de son métier est devenu pour lui un besoin. Dans les jours de chômage, il ne sait que faire et s'ennuie. La diminution des heures de travail ne suscite pas son désir, car il ne trouve pas les journées trop longues; il préfère les augmentations de salaire.

Doctoresse PELLETIER.

Et pendant ce temps-là...

Le petit jour, deux hommes en habit, deux femmes couvertes de zibeline glissaient ivres-morts sur la chaussée.

Autour d'eux, des billets de banque : sur les femmes, des bijoux.

Un cantonnier vit le groupe, réveilla un des ivrognes qui le prit de la mettre en taxi et les faire conduire avenue des Champs-Elysées, n° X.

Le lendemain, M. X., du Bloc national, après avoir fait au cantonnier un sermon sur la vertu, l'honnêteté, lui remit 2,500 francs, après lui avoir fait remarquer qu'il avait 15.000 francs de billets et 100.000 francs de bijoux sur la chaussée.

Le Humanité, qui nous apprend ce fait, entre des milliers de paroles, néglige de nous donner le nom de ce moraliste bobocheur. Au fait, elle a raison, ce groupe d'ivrognes reste un symbole : celui de notre société pourrie, s'affalant dans l'ivresse, ivre-mort, et secouée par le bon l'honnête, l'imbécile cantonnier.

« L'Imagine que M. X., a « fait » dans les munitions ou dans les journées de l'armée : il a transformé la sueur des ouvriers, le sang des héros » en papier de la Défense, en bijoux et en zibeline, dont il couvre sa maîtresse — ouvrière de luxe — de grand luxe — peut-être salariée quand même : sexe, bras ou cervau de prostituée toujours, par nécessité !

« L'Imagine que M. X., a peur ou plutôt a peur du bolchevisme, qu'il a contribué à agiter le spectre, et l'imagine volontiers qu'il ne fut pas envoi à la Chambre uniquement par les riches.

« Lui c'est un honnête homme, un intellectuel : il vit sa vie, il est dans son rôle. Il défend son privilège. Il festoie, il se saoule, il fête la guerre, la victoire, les élections ; il a raison. Il aime la patrie. Le contraire serait d'un imbécile, car pour lui, la patrie existe : il en possède une part, il en tire des revenus, des bijoux, des maitresses. On l'envie, on l'admiré !!

Mais que penser du cantonnier ? Que penser de tous ceux qui tolèrent l'injustice sociale, qui la prolongent, qui la perpétuent. Tandis que M. X., fêtoie, ses ouvriers abusés par l'effort, dorment où se saoulent à l'instar du patron, dans quelque ténèbre, où le casse-pates et le tord-boquen remplacent les vins fins, la liqueur de grande marque. Ils sont ivres, ivres-morts, renferment-ils le cantonnier pitoyable ?

« L'Imagine que non, le cantonnier se contente de les signaler au fil, qui, d'un coup pied au cul, les révèle pour les conduire au poste sans aménité, des vœux, quoi... »

« Il s'agit d'un honnête homme, un intellectuel : il vit sa vie, il est dans son rôle. Il défend son privilège. Il festoie, il se saoule, il fête la guerre, la victoire, les élections ; il a raison. Il aime la patrie. Le contraire serait d'un imbécile, car pour lui, la patrie existe : il en possède une part, il en tire des revenus, des bijoux, des maitresses. On l'envie, on l'admiré !!

Mais que penser du cantonnier ? Que penser de tous ceux qui tolèrent l'injustice sociale, qui la prolongent, qui la perpétuent. Tandis que M. X., fêtoie, ses ouvriers abusés par l'effort, dorment où se saoulent à l'instar du patron, dans quelque ténèbre, où le casse-pates et le tord-boquen remplacent les vins fins, la liqueur de grande marque. Ils sont ivres, ivres-morts, renferment-ils le cantonnier pitoyable ?

« L'Imagine que non, le cantonnier se contente de les signaler au fil, qui, d'un coup pied au cul, les révèle pour les conduire au poste sans aménité, des vœux, quoi... »

« Il s'agit d'un honnête homme, un intellectuel : il vit sa vie, il est dans son rôle. Il défend son privilège. Il festoie, il se saoule, il fête la guerre, la victoire, les élections ; il a raison. Il aime la patrie. Le contraire serait d'un imbécile, car pour lui, la patrie existe : il en possède une part, il en tire des revenus, des bijoux, des maitresses. On l'envie, on l'admiré !!

Mais que penser du cantonnier ? Que penser de tous ceux qui tolèrent l'injustice sociale, qui la prolongent, qui la perpétuent. Tandis que M. X., fêtoie, ses ouvriers abusés par l'effort, dorment où se saoulent à l'instar du patron, dans quelque ténèbre, où le casse-pates et le tord-boquen remplacent les vins fins, la liqueur de grande marque. Ils sont ivres, ivres-morts, renferment-ils le cantonnier pitoyable ?

« Il s'agit d'un honnête homme, un intellectuel : il vit sa vie, il est dans son rôle. Il défend son privilège. Il festoie, il se saoule, il fête la guerre, la victoire, les élections ; il a raison. Il aime la patrie. Le contraire serait d'un imbécile, car pour lui, la patrie existe : il en possède une part, il en tire des revenus, des bijoux, des maitresses. On l'envie, on l'admiré !!

Mais que penser du cantonnier ? Que penser de tous ceux qui tolèrent l'injustice sociale, qui la prolongent, qui la perpétuent. Tandis que M. X., fêtoie, ses ouvriers abusés par l'effort, dorment où se saoulent à l'instar du patron, dans quelque ténèbre, où le casse-pates et le tord-boquen remplacent les vins fins, la liqueur de grande marque. Ils sont ivres, ivres-morts, renferment-ils le cantonnier pitoyable ?

« Il s'agit d'un honnête homme, un intellectuel : il vit sa vie, il est dans son rôle. Il défend son privilège. Il festoie, il se saoule, il fête la guerre, la victoire, les élections ; il a raison. Il aime la patrie. Le contraire serait d'un imbécile, car pour lui, la patrie existe : il en possède une part, il en tire des revenus, des bijoux, des maitresses. On l'envie, on l'admiré !!

Mais que penser du cantonnier ? Que penser de tous ceux qui tolèrent l'injustice sociale, qui la prolongent, qui la perpétuent. Tandis que M. X., fêtoie, ses ouvriers abusés par l'effort, dorment où se saoulent à l'instar du patron, dans quelque ténèbre, où le casse-pates et le tord-boquen remplacent les vins fins, la liqueur de grande marque. Ils sont ivres, ivres-morts, renferment-ils le cantonnier pitoyable ?

« Il s'agit d'un honnête homme, un intellectuel : il vit sa vie, il est dans son rôle. Il défend son privilège. Il festoie, il se saoule, il fête la guerre, la victoire, les élections ; il a raison. Il aime la patrie. Le contraire serait d'un imbécile, car pour lui, la patrie existe : il en possède une part, il en tire des revenus, des bijoux, des maitresses. On l'envie, on l'admiré !!

Mais que penser du cantonnier ? Que penser de tous ceux qui tolèrent l'injustice sociale, qui la prolongent, qui la perpétuent. Tandis que M. X., fêtoie, ses ouvriers abusés par l'effort, dorment où se saoulent à l'instar du patron, dans quelque ténèbre, où le casse-pates et le tord-boquen remplacent les vins fins, la liqueur de grande marque. Ils sont ivres, ivres-morts, renferment-ils le cantonnier pitoyable ?

« Il s'agit d'un honnête homme, un intellectuel : il vit sa vie, il est dans son rôle. Il défend son privilège. Il festoie, il se saoule, il fête la guerre, la victoire, les élections ; il a raison. Il aime la patrie. Le contraire serait d'un imbécile, car pour lui, la patrie existe : il en possède une part, il en tire des revenus, des bijoux, des maitresses. On l'envie, on l'admiré !!

Mais que penser du cantonnier ? Que penser de tous ceux qui tolèrent l'injustice sociale, qui la prolongent, qui la perpétuent. Tandis que M. X., fêtoie, ses ouvriers abusés par l'effort, dorment où se saoulent à l'instar du patron, dans quelque ténèbre, où le casse-pates et le tord-boquen remplacent les vins fins, la liqueur de grande marque. Ils sont ivres, ivres-morts, renferment-ils le cantonnier pitoyable ?

« Il s'agit d'un honnête homme, un intellectuel : il vit sa vie, il est dans son rôle. Il défend son privilège. Il festoie, il se saoule, il fête la guerre, la victoire, les élections ; il a raison. Il aime la patrie. Le contraire serait d'un imbécile, car pour lui, la patrie existe : il en possède une part, il en tire des revenus, des bijoux, des maitresses. On l'envie, on l'admiré !!

Mais que penser du cantonnier ? Que penser de tous ceux qui tolèrent l'injustice sociale, qui la prolongent, qui la perpétuent. Tandis que M. X., fêtoie, ses ouvriers abusés par l'effort, dorment où se saoulent à l'instar du patron, dans quelque ténèbre, où le casse-pates et le tord-boquen remplacent les vins fins, la liqueur de grande marque. Ils sont ivres, ivres-morts, renferment-ils le cantonnier pitoyable ?

« Il s'agit d'un honnête homme, un intellectuel : il vit sa vie, il est dans son rôle. Il défend son privilège. Il festoie, il se saoule, il fête la guerre, la victoire, les élections ; il a raison. Il aime la patrie. Le contraire serait d'un imbécile, car pour lui, la patrie existe : il en possède une part, il en tire des revenus, des bijoux, des maitresses. On l'envie, on l'admiré !!

Mais que penser du cantonnier ? Que penser de tous ceux qui tolèrent l'injustice sociale, qui la prolongent, qui la perpétuent. Tandis que M. X., fêtoie, ses ouvriers abusés par l'effort, dorment où se saoulent à l'instar du patron, dans quelque ténèbre, où le casse-pates et le tord-boquen remplacent les vins fins, la liqueur de grande marque. Ils sont ivres, ivres-morts, renferment-ils le cantonnier pitoyable ?

« Il s'agit d'un honnête homme, un intellectuel : il vit sa vie, il est dans son rôle. Il défend son privilège. Il festoie, il se saoule, il fête la guerre, la victoire, les élections ; il a raison. Il aime la patrie. Le contraire serait d'un imbécile, car pour lui, la patrie existe : il en possède une part, il en tire des revenus, des bijoux, des maitresses. On l'envie, on l'admiré !!

Mais que penser du cantonnier ? Que penser de tous ceux qui tolèrent l'injustice sociale, qui la prolongent, qui la perpétuent. Tandis que M. X., fêtoie, ses ouvriers abusés par l'effort, dorment où se saoulent à l'instar du patron, dans quelque ténèbre, où le casse-pates et le tord-boquen remplacent les vins fins, la liqueur de grande marque. Ils sont ivres, ivres-morts, renferment-ils le cantonnier pitoyable ?

« Il s'agit d'un honnête homme, un intellectuel : il vit sa vie, il est dans son rôle. Il défend son privilège. Il festoie, il se saoule, il fête la guerre, la victoire, les élections ; il a raison. Il aime la patrie. Le contraire serait d'un imbécile, car pour lui, la patrie existe : il en possède une part, il en tire des revenus, des bijoux, des maitresses. On l'envie, on l'admiré !!

Mais que penser du cantonnier ? Que penser de tous ceux qui tolèrent l'injustice sociale, qui la prolongent, qui la perpétuent. Tandis que M. X., fêtoie, ses ouvriers abusés par l'effort, dorment où se saoulent à l'instar du patron, dans quelque ténèbre, où le casse-pates et le tord-boquen remplacent les vins fins, la liqueur de grande marque. Ils sont ivres, ivres-morts, renferment-ils le cantonnier pitoyable ?

« Il s'agit d'un honnête homme, un intellectuel : il vit sa vie, il est dans son rôle. Il défend son privilège. Il festoie, il se saoule, il fête la guerre, la victoire, les élections ; il a raison. Il aime la patrie. Le contraire serait d'un imbécile, car pour lui, la patrie existe : il en possède une part, il en tire des revenus, des bijoux, des maitresses. On l'envie, on l'admiré !!

Mais que penser du cantonnier ? Que penser de tous ceux qui tolèrent l'injustice sociale, qui la prolongent, qui la perpétuent. Tandis que M. X., fêtoie, ses ouvriers abusés par l'effort, dorment où se saoulent à l'instar du patron, dans quelque ténèbre, où le casse-pates et le tord-boquen remplacent les vins fins, la liqueur de grande marque. Ils sont ivres, ivres-morts, renferment-ils le cantonnier pitoyable ?

« Il s'agit d'un honnête homme, un intellectuel : il vit sa vie, il est dans son rôle. Il défend son privilège. Il festoie, il se saoule, il fête la guerre, la victoire, les élections ; il a raison. Il aime la patrie. Le contraire serait d'un imbécile, car pour lui, la patrie existe : il en possède une part, il en tire des revenus, des bijoux, des maitresses. On l'envie, on l'admiré !!

Mais que penser du cantonnier ? Que penser de tous ceux qui tolèrent l'injustice sociale, qui la prolongent, qui la perpétuent. Tandis que M. X., fêtoie, ses ouvriers abusés par l'effort, dorment où se saoulent à l'instar du patron, dans quelque ténèbre, où le casse-pates et le tord-boquen remplacent les vins fins, la liqueur de grande marque. Ils sont ivres, ivres-morts, renferment-ils le cantonnier pitoyable ?

« Il s'agit d'un honnête homme, un intellectuel : il vit sa vie, il est dans son rôle. Il défend son privilège. Il festoie, il se saoule, il fête la guerre, la victoire, les élections ; il a raison. Il aime la patrie. Le contraire serait d'un imbécile, car pour lui, la patrie existe : il en possède une part, il en tire des revenus, des bijoux, des maitresses. On l'envie, on l'admiré !!

Mais que penser du cantonnier ? Que penser de tous ceux qui tolèrent l'injustice sociale, qui la prolongent, qui la perpétuent. Tandis que M. X., fêtoie, ses ouvriers abusés par l'effort, dorment où se saoulent à l'instar du patron, dans quelque ténèbre, où le casse-pates et le tord-boquen remplacent les vins fins, la liqueur de grande marque. Ils sont ivres, ivres-morts, renferment-ils le cantonnier pitoyable ?

« Il s'agit d'un hon

